



ÉCOSOPHIE

FÉLIX GUATTARI

Ensemble de courts textes

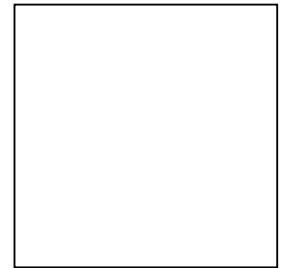
LA QUESTION DE LA QUESTION

mars 92

Une nouvelle intelligence de l'oïkos, la maison du monde, est en train de naître. L'air, l'eau, l'énergie deviennent des affaires humaines. Les paysages, les choses de la vie végétale et animale rejoignent ceux du réseau des villes, aussi bien que celles des continents de la misère.

Les configurations géopolitiques se modifient à grande allure tandis que les univers de la technoscience, de la biologie, de l'assistance par ordinateur, de la télématique, des médias déstabilisent chaque jour davantage nos coordonnées mentales. La misère du tiers-monde, le cancer démographique, la croissance monstrueuse et la dégradation des tissus urbains, la destruction insidieuse de la biosphère par les pollutions, l'incapacité du système actuel à recomposer une économie sociale adaptée aux nouvelles données technologiques : tout devrait concourir à mobiliser les esprits, les sensibilités et les volontés. Au lieu de cela, l'accélération d'une histoire, qui nous entraîne peut-être vers des abîmes, est masquée par l'imagerie sensationnaliste, et en réalité banalisante et infantilisante, que les médias nous confectionnent à partir de l'actualité.

La crise écologique renvoie à une crise plus générale du social, du politique et de l'existential. Ce qui se trouve mis en cause ici, c'est une sorte de révolution des mentalités



Copyright « Enfants Guattari »®.

*1. Paru dans
Chimères n° 11.*

afin qu'elles cessent de cautionner un certain type de développement, fondé sur un productivisme ayant perdu toute finalité humaine. Alors, lancinante, la question revient : comment modifier les mentalités, comment réinventer des pratiques sociales qui redonneraient à l'humanité — si elle l'a jamais eu — le sens des responsabilités, non seulement à l'égard de sa propre survie, mais également de l'avenir de toute vie sur cette planète, celle des espèces animales et végétales, comme celle des espèces incorporelles, telles que la musique, les arts, le cinéma, le rapport au temps, l'amour et la compassion pour autrui, le sentiment de fusion au sein du cosmos ? Il convient certainement de recomposer des moyens de concertation et d'action collectifs adaptés à une situation historique qui a radicalement dévalué les anciennes idéologies, les pratiques sociales et les politiques traditionnelles. Remarquons, à cet égard, qu'on ne peut exclure que les nouveaux instruments informatiques contribuent au renouvellement de semblables moyens d'élaboration et d'intervention.

Mais ce ne seront pas eux, en tant que tels, qui déclencheront les étincelles créatrices, qui engendreront les noyaux de prise de conscience capables de déployer des perspectives constructives. À partir d'entreprises fragmentaires, d'initiatives quelquefois précaires, d'expérimentations tâtonnantes, de nouveaux agencements collectifs d'énonciation commencent à se chercher ; d'autres façons de voir et de faire le monde, d'autres façons d'être et de mettre à jour des modalités d'être devront s'ouvrir qui seront susceptibles de s'irriguer, de s'enrichir les unes les autres. Il s'agit moins d'accéder à des sphères cognitives inédites que d'appréhender et de créer, sur des modes pathiques, des virtualités existentielles mutantes.

Cette prise en compte des facteurs subjectifs de l'Histoire et le saut de liberté éthique qu'entraîne la promotion d'une véritable écologie du virtuel n'impliquent aucunement un repli sur soi (type méditation transcendantale) ou un renoncement à l'engagement politique. Elle requiert, au contraire, une refondation des praxis politiques.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, l'impact des sciences et des techniques sur les sociétés développées a été assorti d'un

bipolarisation idéologique, sociale et politique entre des courants progressistes souvent jacobinistes dans leur appréhension de l'État — et des courants conservateurs préconisant une fixation aux valeurs du passé. C'est au nom des Lumières, des libertés, du progrès, puis de l'émancipation des travailleurs, qu'un axe gauche-droite s'est ainsi constitué comme une sorte de référence de base.

Aujourd'hui, les social-démocraties se sont converties sinon au libéralisme du moins au primat de l'économie de marché, tandis que l'effondrement généralisé du mouvement communiste international a laissé béant un des termes extrêmes de cette bipolarité. Doit-on penser, dans ces conditions, que celle-ci est appelée à disparaître, comme le proclame le mot d'ordre de certains écologistes : « *ni gauche, ni droite* » ? Ne serait-ce pas le social lui-même qui serait appelé à s'effacer, tel un leurre, comme l'ont affirmé certains tenants du postmodernisme ? À l'encontre de ces positions, je considère qu'une polarisation progressiste est appelée à se reconstituer à travers des schémas plus complexes, selon des modalités moins jacobines, plus fédéralistes, plus dissensuelles, par rapport auxquelles se resitueront les différentes moutures de conservatisme, de centrisme, voire de néo-fascisme. Les formations partitidaires traditionnelles sont trop entremêlées aux différents rouages étatiques pour disparaître du jour au lendemain des systèmes de démocratie parlementaire. Et cela malgré leur évidente perte de crédit, qui se traduit par une désaffection croissante de l'électorat, aussi bien que par un manque de conviction flagrant de la part des citoyens qui continuent de voter. Il est clair que les enjeux politiques, sociaux et économiques échappent de plus en plus aux joutes électorales qui se ramènent le plus souvent à de grandes manœuvres mass-médiatiques. Une certaine forme de « *politique politicienne* » paraît appelée à s'effacer devant un nouveau type de pratique sociale mieux adaptée à la fois aux questions de terrain les plus locales et aux problèmes planétaires de notre époque.

Ce qui se trouve posé avec la problématique écologiste, c'est la question de la question ! Il y a une question sociale, qui prend aujourd'hui des formes nouvelles, il y a une

question urbaine, une question des énergies non renouvelables, une question géopolitique, une question démographique. La question de la question, c'est comment s'articulent ces questions, dans un sens processuel, vers une issue créatrice ; comment aussi un univers hétérogène complexe, une constellation d'univers de valeurs représentent certaines promesses : l'univers du polythéisme environnemental (rivières, poissons, arbres, etc.), la constellation urbaine des réseaux de socialité, l'univers politique des collectivités locales, l'expression d'un refus profond devant la crise des formes politiques, l'ouverture sur les agencements communicationnels et sur une dimension mondialiste.

Est-ce que cela a un sens d'articuler question urbaine et question éthique ? Est-ce qu'on peut travailler la question ? question de pratique. Le problème reste posé : d'où l'ambiguïté totale de la question écologique. Si on en fait une question naturelle, on risque de lester les modes de questionnement dans la voie du totalitarisme. Mais en même temps à travers la question écologique, d'autres questions se posent.

La gauche, le mouvement ouvrier se sont construits sur la question sociale, celle de la misère. Dans une certaine mesure, aujourd'hui ce chapitre ne reste ouvert que dans l'antagonisme avec le tiers-monde. Quel va être le facteur de finitude, d'angoisse existentielle aujourd'hui ? Elle passe par la finitude de la biosphère et cette gestion de la finitude introduit une liaison avec le souci du tiers-monde, de la pauvreté, de l'autre côté du *limes*. L'écologie représente un risque de totalitarisme mais également un levier extraordinaire pour des pratiques sociales et des questionnements divers : mentaux, sociaux, éthiques.

Elle peut aboutir à un décentrement de la subjectivité. Dans ce dispositif, les « Khmers verts », stigmatisés par *Actuel*, sont par leur aveuglement un élément essentiel du levier : si on est pour le dissensus, il faut assumer l'ambiguïté des Verts.

Il est également frappant de constater combien le mouvement écologiste français, dans ses diverses composantes, s'est révélé incapable, jusqu'à présent, de faire vivre des

instances de base. Il s'est tout entier consacré à un discours d'ordre environnemental ou politique. Si vous interpellez les écologistes sur ce qu'ils comptent faire pour aider les clochards de leur quartier, ils vous répondent généralement que ce n'est pas de leur ressort. Si vous demandez comment ils pensent sortir de leurs pratiques groupusculaires et d'un certain dogmatisme, nombre d'entre eux reconnaissent le bien-fondé de la question, mais sont bien embarrassés pour y apporter des réponses ! Alors qu'à la vérité, le problème aujourd'hui n'est plus, pour eux, de se positionner à égale distance de la gauche et de la droite, mais de contribuer à réinventer une polarité progressiste, de refonder la politique sur d'autres bases, de réarticuler transversalement le public et le privé, le social, l'environnemental et le mental. Pour aller dans ce sens, de nouveaux types d'instance de concertation, d'analyse, d'organisation devront être expérimentés, peut-être d'abord à petite échelle et plus largement ensuite. Si le mouvement écologiste, qui se présente en France aujourd'hui sous un jour prometteur, ne s'attelle pas à cette tâche de recomposition d'instances militantes dans un sens tout à fait nouveau, c'est-à-dire d'agencements collectifs de subjectivation, alors à n'en pas douter, il perdra le capital de confiance dont il se trouve investi, les aspects techniques et associatifs de l'écologie étant récupérés par les partis traditionnels et le pouvoir d'État. Le mouvement écologique devrait donc, à mon sens, se préoccuper en priorité de sa propre écologie sociale et mentale.

VERS UNE ÈRE POST-MÉDIA

octobre 1990

La jonction entre la télévision, la télématique et l'informatique est en train de s'opérer sous nos yeux et elle s'accomplira sans doute dans la décennie à venir. La digitalisation de l'image télé aboutit bientôt à ce que l'écran télé soit en même temps celui de l'ordinateur et celui du récepteur télématique. Ainsi des pratiques aujourd'hui séparées trouveront-elles leur articulation. Et des attitudes,

aujourd'hui de passivité, seront peut-être amenées à évoluer. Le câblage et le satellite nous permettront de zapper entre cinquante chaînes, tandis que la télématique nous donnera accès à un nombre indéfini de banques d'images et de données cognitives. Le caractère de suggestion, voire d'hypnotisme, du rapport actuel à la télé ira en s'estompant. On peut espérer, à partir de là, que s'opérera un remaniement du pouvoir mass-médiatique qui écrase la subjectivité contemporaine et une entrée vers une ère post-média consistant en une réappropriation individuelle collective et un usage interactif des machines d'information, de communication, d'intelligence, d'art et de culture. À travers cette transformation, c'est la triangulation classique : le chaînon expressif, l'objet référé et la signification, qui se trouve remaniée. La photo électronique, par exemple, n'est plus l'expression d'un référent univoque, mais production d'une réalité parmi d'autres possibles. L'actualité télévisée résultait déjà d'un montage à part de composantes hétérogènes : figurabilité de la séquence, modélisation de la subjectivité en fonction des patterns dominants, pression politique normalisante, souci d'un minimum de rupture singularisante. À présent, c'est dans tous les domaines qu'une telle production de réalité immatérielle passe au premier plan, avant la production de liens matériels et de services.

Doit-on regretter le « bon vieux temps » où les choses étaient ce qu'elles étaient, indépendamment de leur mode de représentation ? Mais ce temps a-t-il jamais existé ailleurs que dans l'imaginaire scientifique et positiviste ? Déjà au paléolithique — avec les mythes et les rituels — la médiation expressive avait pris ses distances avec la « réalité ». Quoi qu'il en soit, toutes les anciennes formations de pouvoir et leurs façons de modéliser le monde ont été déterritorialisées. La monnaie, l'identité, le contrôle social passent sous l'égide de la carte à puce. Les événements d'Irak, loin d'être un retour sur terre, nous font décoller dans un univers de subjectivité mass-médiatique proprement délirant. Les nouvelles technologies secrètent, dans le même mouvement, de l'efficacité et de la folie. Le pouvoir grandissant de l'ingénierie logicielle ne débouche pas

nécessairement sur celui de Big Brother. Il est beaucoup plus fissuré qu'il n'y paraît. Il peut exploser comme un pare-brise sous l'impact de pratiques moléculaires alternatives.

MODÈLE DE CONTRAINTE OU MODELISATION CRÉATIVE

avril 1991

Après Michel Foucault, et sans prétendre donner une interprétation historique générale des formations de pouvoir, on peut distinguer les sociétés de souveraineté, les sociétés de discipline et les sociétés de contrôle. Le souverain prélevait sa part sur les produits du travail humain à partir d'instances de pouvoir surplombant et surcodant des ensembles sociaux ayant conservé une certaine identité et autonomie territoriale- ethnies, villages, corporations.

La modélisation sociale restait ainsi relativement extérieure aux outils et aux dispositifs d'exploitation économique. Avec la discipline capitaliste la division du travail, le poids grandissant des machines énergétiques, les instruments sémiotiques régissant l'économie « déterritorialisent » les anciens groupes sociaux pour constituer des espaces productifs constituant autant de dispositifs d'enfermement matériels, institutionnels et mentaux. Le capitalisme remodelise le social dans ses moindres détails, depuis les appareils d'état, les équipements collectifs jusqu'aux comportements et affects individuels. Pour sa part, la machine urbaine fonctionne comme une sorte de proto-ordinateur qui sécrète, au fur et à mesure de l'évolution des besoins du système, des oppositions duelles entre ses classes exploitées et ses « élites », ses citoyens garantis et ses exclus, ses normaux et ses fous.

A l'âge du contrôle généralisé, la modélisation se fait plus totalitaire et hégémonique. La production de subjectivité ne procède plus seulement par grands ensembles et par masses mais par une programmation moléculaire. Le catéchisme du nouveau Dieu logiciel ne se fait plus de bouche à oreille, mais directement sur les structures modulaires

nerveuses et psychiques — l'enfant tétant dès le berceau les schémas pilotes qui lui sont transmis par la télé et qui modélisent aussi bien sa perception, son imaginaire que ses valeurs de référence ; l'ouvrier étant pris dans les rouages de sites productifs assistés par ordinateur, par des commandes numériques de toutes sortes ; les comportements du consommateur et de l'électeur étant téléguidés en boucle de rétroaction par la publicité, les sondages et l'hypnose télévisuelle.

La société de contrôle est dominée par une sorte de pulsion déterministe collective qui, paradoxalement, n'en est pas moins minée de l'intérieur par une nécessité impérieuse de préserver un minimum de degrés de liberté, de créativité, d'inventivité, dans le domaine des sciences, des techniques, des arts, faute de quoi le système s'affaîsserait dans une sorte d'inertie entropique.

Ce régime de modélisation programmée de l'extérieur n'est peut être qu'une phase appelé à s'effacer devant une modélisation réassumée de l'intérieur par des agencements collectifs d'énonciation qui développeraient systématiquement cette dimension de créativité. Une telle évolution dépend, d'une part, du développement des sciences, des techniques et des arts et, d'autre part de la recomposition de pratiques sociales adéquates.

Prenons deux exemples. La théorie scientifique, conçue comme un corps de contraintes fermé sur lui-même, a déjà tendance à laisser place à des systèmes de modélisation évolutifs laissant totalement ouverts la définition de ses objets et le statut de ses procédures. Dans le domaine du film, de nouvelles technologies conduiront peut-être le spectateur à prendre une part active au spectacle, en commandant lui-même son angle de vue, sa position, ses gros plans, ses zooms, ses plongées. Ultérieurement il se positionnera comme spectateur-narrateur de l'action. Par exemple, il pourra, à son gré, changer de camp au cours d'un western ou d'une guerre comme celle du Golfe.

